

Eh bien ! toutes les maladies infiniment nombreuses qui ressortissent aux microbes de la première classe, sont capables du développement par autogénèse. Tous ces microbes, en effet, végétant habituellement à l'état d'innocuité dans l'organisme sain, dont ils doivent être considérés comme des éléments normaux, c'est pour ceux-là qu'apparaît, dans tout son jour et dans toute sa puissance, la suprématie décisive de l'organisme pour le développement de maladies correspondantes.

Ces microbes indifférents et normaux (qu'on peut encore appeler *communs* par opposition aux *spécifiques*) ne sont qu'éventuellement pathogènes ; comme je vous l'ai déjà dit, ils le deviennent par occasion ; et l'occasion, c'est la perturbation, locale ou générale, suscitée dans l'organisme par l'une quelconque des influences qui constituent les causes des maladies. Ici donc, *pas de pénétration microbienne actuelle*, puisque le microbe préexistant ; et *encore moins de contemporanéité entre la maladie et son agent*, puisque cet agent est un élément de l'organisme normal. L'autonomie organique est absolue.

Cette classe de maladies par microbes pathogènes indifférents renferme la très grande majorité des maladies microbiennes, et déjà par là vous pouvez juger de l'étendue considérable du domaine morbide soumis au dualisme étiologique.

Qu'advient-il de ce dualisme pour la classe des microbes spécifiques ?

La suprématie de l'être vivant sur les éléments hostiles qu'il contient ou qui le pénètrent est tellement vraie, tellement puissante, qu'elle peut dominer même l'activité de ces microbes spécifiques prétendus omnipotents, de sorte que les maladies correspondantes sont, elles aussi, justiciables de l'autogénèse. Il y a là pour ma doctrine une extension de majeure importance.

Certes on ne peut aujourd'hui prétendre que les microbes spécifiques, dont les bacilles tuberculeux, diphtériques et typhoïdes sont les types les plus intéressants, fassent partie de l'organisme sain comme éléments constants et normaux ; on doit admettre, au contraire, que les maladies correspondantes sont toujours précédées d'une pénétration microbienne accidentelle.

Mais, et c'est ici qu'apparaissent l'autonomie de l'organisme et le dualisme étiologique, il n'y a nulle contemporanéité, nul isochronisme entre cette pénétration infectante et la maladie correspondante ; il n'y a même pas nécessité de la maladie ; c'est-à-dire que cette pénétration, qui constitue une infection virtuelle, peut rester définitivement sans effet. Que si pourtant l'effet se produit, si la maladie se développe, elle ne se montre pas toujours immédiatement après la pénétration ; elle peut être différée pendant un